

**TABLE RONDE SHF**  
**« Les études de genre dans l’hispanisme »**  
**Samedi 27 janvier 2018**

---

Mercedes YUSTA  
Université Paris 8  
Laboratoire d’Études Romanes

---

**« Les prémices : de l’histoire des femmes aux études de genre  
dans l’hispanisme français »**

L’usage du concept “genre” appliqué à la recherche en sciences humaines est assez récent. Pour en fixer les origines on se réfère souvent à l’article de l’historienne Joan W. Scott “Le genre, une catégorie utile pour l’analyse historique”, publié originalement en 1986 et traduit en français en 1988 par Eleni Varikas, professeure de science politique à Paris 8, pour *Les Cahiers du GRIF*. La première traduction à l’espagnol paraîtra en 1990 dans un livre collectif coordonné par Mary Nash et James Amelang.<sup>1</sup>

Les études de genre surgissent dans le sillage d’un renouvellement des sujets et des approches en sciences humaines, mené à partir des années 1970 par des chercheuses qui se revendiquaient féministes, à la fois dans un militantisme assumé et dans leur pratique scientifique et intellectuelle. Ce mouvement donna lieu, aux Etats Unis, au champ disciplinaire des *Women’s Studies*, qui trouva un équivalent en France dans les études féminines, développées principalement à partir des études littéraires – avec la figure de proue d’Hélène Cixous à Paris VIII – et l’histoire des femmes, développée principalement à Paris 7 autour de Michelle Perrot. Ces nouveaux champs d’études trouvent un important succès auprès des étudiants, et surtout des étudiantes, dans le sillage de mai 68 mais, contrairement à ce qui se passe aux Etats-Unis, ils ont beaucoup de mal à s’institutionnaliser en France.

Pour sa part, à cause de la dictature de Franco l’Espagne souffre d’un léger décalage dans le développement de ces courants, en particulier l’histoire des femmes qui sera une des premières disciplines à se développer, à côté d’un courant de sociologie féministe. Or, le décalage n’est pas si important par rapport à la temporalité française : les premières thèses de *Licenciatura* (mémoire de DEA) en histoire des femmes sont celles de Rosa Capel, *El sufragio femenino en la segunda República*, publiée sous forme de livre en 1975, et celle de Mary Nash sur *Mujeres Libres*, publiée la même année. Par ailleurs Mary Nash soutient sa

---

<sup>1</sup> Joan W. Scott, « Le genre, une catégorie utile d’analyse historique » in *Le genre de l’histoire*, dossier préparé par C. Planté, M. Riot-Sarcey, E. Varikas, n° 37/38 des *Cahiers du GRIF*, 1988; Joan W. Scott, “El género, una categoría útil para el análisis histórico”, in James S. Amelang et Mary Nash, *Historia y género: las mujeres en la Europa moderna y contemporánea*. Valencia, Universidad de Valencia, 1990.

thèse de Doctorat, sur *La mujer en las organizaciones políticas de izquierda en España (1931-1939)*, en 1976.<sup>2</sup>

L'apparition des études des femmes dans l'hispanisme français se fera à l'interface de toutes ces influences. D'une part, par le contact de certaines hispanistes avec des historiennes françaises, au sein de projets sur l'histoire des femmes et de groupes de réflexion féministe ; d'autre part, dans une relation étroite avec les historiennes espagnoles, avec lesquelles les rapports seront constants au sein de réseaux informels qui mêlent le scientifique et l'amical. Deux noms sont indispensables lors de ces prémices des études hispanistes sur les femmes, qui deviendront des études de genre plus tard : ceux de Marie-Aline Barrachina et de Danièle Bussy Genevois. En 1979, Marie-Aline Barrachina soutient sa thèse de 3<sup>e</sup> cycle sur la *Sección Femenina* de Phalange : il s'agit du premier travail de cette envergure sur cette organisation, le travail canonique de Maite Gallego datant de 1983.<sup>3</sup> Quant à la thèse d'état de Danièle Bussy Genevois sur *Presse féminine et républicanisme en Espagne : 1931-1936*, elle est soutenue en 1988 sous la direction de Joseph Pérez. Il faut aussi faire mention de la thèse de Anne Charlon, *Condition féminine et roman féminin dans la Catalogne contemporaine, 1893-1983*, soutenue en 1987 et qui se situe à l'interface de l'histoire culturelle et de l'analyse littéraire.

Il est important de signaler que, tout en étant toutes les deux étroitement impliquées dans l'hispanisme, les recherches de Marie-Aline Barrachina et de Danièle Bussy Genevois, en ce qui concerne l'histoire des femmes en Espagne, se sont développées aussi en grande mesure au contact des historiographies française et espagnole. Danièle Bussy participe au vaste projet de *L'Histoire des femmes en Occident* en 4 volumes, dirigé par Georges Duby et Michelle Perrot, qui voit le jour en 1990 – d'abord en italien chez Laterza, en 1991 en français chez Plon : grâce à elle, le volume sur le XX<sup>e</sup> siècle compte un chapitre sur les femmes espagnoles sous la Seconde république. Or, la sortie de l'ouvrage marque déjà en quelque sorte à la fois la culmination de l'histoire des femmes, en ce qui concerne sa reconnaissance universitaire, et son basculement vers l'histoire du genre : de fait, dans la préface Perrot et Duby signalaient déjà que "*Cette histoire se veut celle du rapport des sexes plus que des femmes.*"<sup>4</sup>

D'autres collaborations se nouent entre les deux hispanistes et des historiennes françaises, en particulier au sein des travaux dirigés par Rita Thalmann sur les femmes et les fascismes.<sup>5</sup> Elles travaillent aussi en contact avec les groupes de recherche interdisciplinaires qui commencent à se constituer autour du concept de « genre », conçu à la fois comme une catégorie qui construit les subjectivités et organise les rapports de pouvoir dans une société donnée (au même titre que la « classe » ou la « race »), et comme un champ d'études. Ainsi, en 2001 se constitue un réseau national portant sur les études de genre, qui deviendra par la

---

<sup>2</sup> Rosa Capel, *El sufragio femenino en la segunda República*, Granada, Secretariado de Publicaciones, 1975 ; Mary Nash, *Mujeres Libres: España 1936-1939*, Barcelona, Tusquets, 1975.

<sup>3</sup> Maria Teresa Gallego, *Mujer, falange y franquismo*, Madrid, Taurus, 1983.

<sup>4</sup> Clarisse Fabre, « Histoire des femmes en Occident », *Le Monde*, 18 août 2008. [http://www.lemonde.fr/livres/article/2008/08/18/histoire-des-femmes-en-occident-par-clarisse-fabre\\_1084982\\_3260.html#aqwD2HmF0jHa7mLP.99](http://www.lemonde.fr/livres/article/2008/08/18/histoire-des-femmes-en-occident-par-clarisse-fabre_1084982_3260.html#aqwD2HmF0jHa7mLP.99)

<sup>5</sup> Rita Thalmann, *Femmes et fascismes*, Paris, Tierce, 1986.

suite la fédération RING, dirigé par l'historienne Michèle Riot-Sarcey, dont la vice-présidente fut pendant des années Danièle Bussy Genevois et que j'ai moi-même co-animé entre 2011 et 2013.

Qu'en est-il de l'hispanisme pendant cette période de consolidation des études de genre en France ? Cette effervescence du nouveau champ d'études, qui entame un processus d'institutionnalisation à la fin des années 1990, ne se reflète que lentement dans l'hispanisme, au moins en ce qui concerne la branche de « civilisation » à laquelle se réfère cette communication. Certaines thèses sont soutenues, comme celle de Christine Lavail sur *La femme nouvelle et son rapport à la culture (1935-1965) : la presse institutionnelle*, soutenue en 1994 à Paris 4 sous la direction de Carlos Serrano. Des colloques sont organisés à Paris 8, Toulouse ou Nanterre.<sup>6</sup> Mais ces recherches semblent relativement isolées et peinent à avoir une visibilité institutionnelle. Cette visibilité, comme souvent dans l'hispanisme, viendra de la main des programmes de concours, au moment où la question « Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public, 1868-1978 » est proposée au programme du Capes et de l'Agrégation pour la session 2008. Sur le sillage de cette proposition, des publications voient le jour et des colloques et journées d'étude sont organisées.<sup>7</sup> Surtout, toute une génération de futur-e-s hispanistes est sensibilisée à cette thématique. On reste toutefois encore dans une optique qui privilégie l'histoire des femmes sur l'approche de genre, même si les chercheuses sont de plus en plus nombreuses à introduire cette dimension « genrée », plus vaste et surtout relationnelle, dans leurs recherches. Or, ceci est une question qui dépasse le domaine de l'hispanisme et qui rejoint des polémiques qui sont toujours d'actualité parmi les historiennes et les chercheuses féministes en général. En particulier, la *cuestión palpitante*, pour emprunter le titre de l'essai d'Emilia Pardo Bazan, consiste à décider s'il faut privilégier une approche de genre plus large ou si, pour les chercheuses féministes, il est stratégique de continuer à faire l'histoire des femmes, dans le but de rendre celles-ci visibles en tant que sujet spécifique du changement historique.

En ce qui concerne mes propres recherches, j'ai volontairement choisi de ne pas trancher cette question : au regard de ma production j'écris principalement de l'histoire des femmes, mais je me sers beaucoup de la « boîte à outils » théorique des études de genre. Ainsi, je considère qu'on ne peut plus se contenter d'écrire une « histoire contributive », dont le but serait de « récupérer » les femmes oubliées de l'histoire : c'est comme ça que l'histoire des femmes a débuté, mais cette approche épistémologique ce n'est plus satisfaisante devant la diversité de

---

<sup>6</sup> On citera à titre d'exemple le colloque organisé à Paris 8 et Nanterre en 2008 sur *Femmes et Cultures politiques*, publié dans Marie-Claude Chapat et al. (coord.), *Sur les chemins de la citoyenneté. Femmes et cultures politiques. Espagne XIX-XX<sup>e</sup> siècle*, Nanterre, Coll. Regards, Presses de l'Université Université Paris Nanterre, 2009.

<sup>7</sup> Entre autres Danièle Bussy Genevois, Marie-Aline Barrachina, Mercedes Yusta (coord.), *Femmes et démocratie. Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Nantes, Éditions du Temps, 2007 ; Marie-Aline Barrachina, *Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public, 1868-1978*. Paris, Sedes, 2007 ; Florence Belmonte (ed.), *Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Paris, Ellipses, 2007.

problématiques et de sujets qui émergent dans le champ historiographique des études de genre. Ce qui est intéressant et important, pour moi, c'est de comprendre comment se construisent et circulent dans nos sociétés les normes et les contraintes au sein desquelles les individus construisent leur subjectivité et accomplissent leurs trajectoires. En tant qu'historienne féministe, j'ai choisi de mettre en évidence la façon dont ces contraintes agissent dans le cas des femmes. Mais le cadre heuristique dans lequel je travaille est surtout celui des rapports de domination et des mécanismes de résistance (notamment au sens politique du terme) développés par les sujets et les collectifs dominés.

**Karine Bergès, Diana Burgos-Vigna, Mercedes Yusta Rodrigo, Nathalie Ludec (dir.), *Résistantes, militantes, citoyennes. L'engagement politique des femmes aux XXe et XXIe siècles*, Presses Universitaires de Rennes, 2015.**

<http://www.pur-editions.fr/detail.php?idOuv=3735>

Sous quelles formes et dans quels espaces se déploient les engagements politiques des femmes ? Et quels sont leurs effets sur ces mêmes espaces politiques ? En marge des études plus institutionnelles de l'action politique, cet ouvrage nous invite à une réflexion sur les formes plurielles de l'engagement des femmes. En analysant des modalités d'actions très diverses, individuelles ou collectives, cette étude nous donne à voir des espaces politiques façonnés ou réinventés par celles qui ont longtemps été les grandes exclues de la Cité. Des formes les plus traditionnelles de l'engagement politique aux répertoires les plus novateurs, des pratiques les plus banales aux mobilisations les plus spectaculaires, les études ici réunies nous proposent une approche comparative en mettant en lumière des femmes d'origines géographiques et sociales diverses, dans des contextes socio-politiques tout aussi variés, du début du xxe siècle à nos jours.

Guérilleras d'hier ou Femen d'aujourd'hui, paysannes espagnoles ou femmes des quartiers les plus populaires d'Amérique du Sud, magistrates britanniques ou femmes mobilisées par le conflit israélo-palestinien, c'est un nouveau « genre » d'engagement qu'elles dessinent au fil des pages, brouillant les frontières entre privé et public, créant du politique là où on ne l'attendait pas. Résistantes engagées dans les combats les plus quotidiens ou militantes provoquant l'ordre établi, un même élan les unit : le droit à leur place dans la communauté politique et à l'exercice d'une citoyenneté déclinée aussi au féminin.

**Adriana Valobra, Mercedes Yusta (coord.), *Queridas camaradas. Historias iberoamericanas de mujeres comunistas*, Buenos Aires, Miño & Davila, 2017.**

<http://www.minoydavila.com/queridas-camaradas-historias-iberoamericanas-de-mujeres-comunistas.html>

Este libro colectivo se sitúa en la intersección de dos caminos poco transitados de la historia del comunismo: el desarrollo del comunismo en el ámbito iberoamericano y la actividad política femenina comunista. En efecto, si bien los trabajos sobre el marxismo, el socialismo y

el comunismo en diferentes países de América Latina son numerosos, los estudios que tratan de abordar una síntesis o incluso de reunir un conjunto de estudios que desborden las fronteras nacionales lo son mucho menos. Pero donde realmente resulta clamoroso el vacío historiográfico es en la valoración global de la participación de las mujeres y de las organizaciones femeninas a la historia del comunismo en el espacio iberoamericano, con inclusión en este caso de la Península Ibérica. Tanto el sujeto femenino comunista como la creación y evolución de organizaciones femeninas comunistas son temas que sólo recientemente han comenzado a interesar a quienes investigan sobre el comunismo desde un punto de vista histórico. Este desinterés no es sino el reflejo historiográfico del marcado sesgo androcéntrico del propio militante comunista: a pesar de que la militancia en organizaciones comunistas representó una forma real de emancipación para las mujeres, sobre todo en los tiempos en que éstas carecían de derechos cívicos en sus respectivos países, hay que reconocer que para los partidos comunistas y para la propia Comintern la organización de las mujeres era una tarea subsidiaria.

El presente libro reúne contribuciones acerca de las organizaciones femeninas comunistas en nueve países: Argentina (Adriana Valobra), Brasil (Hildete Pereira de Melo Hermes de Araujo y Cintia Rodrigues), Costa Rica (Eugenia Rodríguez Sáenz), Cuba (Michelle Chase), España (Mercedes Yusta), Guatemala (Anamaría Cofiño Kepfer), México (Verónica Oikión Solano), Paraguay (Lorena Soler) y Perú (Laura Balbuena), además de un capítulo introductorio de Francisca de Haan sobre la presencia y actividad de la Federación Democrática Internacional de Mujeres en América Latina y uno conclusivo de Sandra McGee Deutsch que retoma y sintetiza las principales aportaciones de los diferentes trabajos aquí reunidos. Cada uno de los capítulos pone el caso nacional abordado en relación con un estado de la cuestión que permite ubicar el aporte del estudio respecto de la producción existente sobre las investigaciones de los PC nacionales, la historia de las mujeres y el sistema político y social bajo estudio. En los capítulos en los que ello es pertinente, se analiza la incidencia de la FDIM desde su creación, considerando que desde 1945 esta organización tuvo una influencia decisiva en la evolución de las estructuras militantes femeninas en la mayor parte de los partidos comunistas analizados. De este modo, este libro aspira a ser una contribución a una historia en construcción, la del lugar de las mujeres en el comunismo visto como un movimiento transnacional con diferentes traducciones nacionales, como fenómeno a la vez unitario y diverso, y más allá, una aportación a una historia de género del comunismo que todavía está en gran medida por escribirse.

---

Karine BERGÈS  
MCF HDR en civilisation espagnole  
Chargée de mission Egalité femmes-hommes  
Université de Cergy-Pontoise

---

Je souhaite profiter de cette première table ronde organisée par la SHF pour aborder les études de genre au prisme de la notion de transversalité en m'appuyant sur mon expérience personnelle en tant que co-fondatrice du séminaire « Femmes et engagement » de l'université de Cergy-Pontoise [<https://www.facebook.com/SeminaireFemmesEtEngagement/?ref=bookmarks>]. Le séminaire « Femmes et engagement » a commencé son fonctionnement en janvier 2013 et est rattaché à l'axe « Constructions identitaires » de l'équipe de recherche pluridisciplinaire AGORA de l'Université de Cergy-Pontoise. Sa fondation répond à la confluence de plusieurs paramètres qui sont propres aux filières de l'université de Cergy-Pontoise, notamment l'adossement au Master en Etudes Européennes et Internationales, mais également la volonté de mettre en pratique une méthodologie fondée sur la transversalité qu'autorise l'outil « genre ».

Toutefois, il faut reconnaître que la fondation du séminaire a été motivée, en premier lieu, par une rencontre avec une collègue d'une autre discipline, Alexandrine Guyard-Nedelec, MCF en civilisation britannique et spécialiste des femmes dans la haute magistrature britannique, ce qui a impliqué, en deuxième lieu, la nécessité de travailler dans une perspective transversale. En effet, nous avons privilégié une approche pluridisciplinaire (histoire, sociologie, civilisation, littérature, arts, sciences de la communication, linguistique, études culturelles) et comparée (couvrant l'ensemble des aires géographiques abordées par les chercheur.e.s du laboratoire, Europe, Amériques, Japon). Les rapports entre genre et engagement ont été privilégiés à travers l'identification et l'analyse des formes plurielles de l'engagement féminin ou féministe au XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles.

Nos questionnements portent sur des thématiques larges afin de permettre aux chercheur.e.s d'apporter leurs contributions autour des rapports qu'entretiennent, dans un contexte de globalisation, les différentes formes de l'engagement au sein des instances onusiennes, des partis politiques, des organisations politico-militaires, des syndicats, du tissu associatif, mais aussi dans les politiques culturelles ou éducatives. L'articulation entre l'engagement et la construction des identités constitue un angle d'approche susceptible d'apporter des éclairages nouveaux sur les constructions identitaires, notamment sexuées, (au sein des féminismes autonomes, associations féministes et/ou LGBT) et les pratiques nouvelles de la militance féministe à travers l'usage des nouvelles technologies (Internet, blogs, réseaux sociaux, cyber-féminisme, Net-art/littérature).

La démarche transversale est le prolongement naturel de ce qui préconisé dans les milieux de la recherche, à savoir la pluridisciplinarité. Dans cette optique, il s'agit de confronter des recherches effectuées par des chercheurs de disciplines différentes en croisant leurs approches

méthodologiques autour des problématiques communes sur le genre. Cette méthode de recherche, qui permet de dégager et d'affiner des méthodes et des concepts transposables à d'autres champs, favorise un enrichissement réciproque :

« Non seulement la transversalité permet de croiser les recherches des uns et des autres, mais elle a pour effet supplémentaire de favoriser la transmission des résultats de la recherche et de sortir les chercheurs de l'éventuel isolement où ils peuvent se trouver enfermés. Elle apporte au chercheur la satisfaction de sortir d'un champ déterminé en s'apercevant que les recherches spécifiques, détaillées, parfois minutieuses qu'il y a menées, peuvent trouver des élargissements et des résonances. Mais elle impose aussi au chercheur une certaine modestie, puisqu'il sera toujours en position d'avoir quelque chose à apprendre de ses collègues. Inversement il sera aussi celui qui aura quelque chose à leur enseigner ». Simone Korff-Sausse, « Pour une transversalité dans la recherche », *Recherches en psychanalyse*, 2004/1 (n°1), p. 119-130.

Pour que ces excursions transversales soient possibles, un certain nombre de décroissements s'imposent. Au niveau des études de genre en sociologie mais également en histoire ou en civilisation, il est nécessaire d'établir des passerelles entre le monde universitaire et les professionnels de « terrain » (associations féministes, militant.e.s, bénévoles, etc.) même si l'on observe encore des résistances à de tels croisements. Il est également souhaitable de décroisser nos façons de concevoir la recherche pour encourager le dialogue entre différentes approches méthodologiques comme cela a été le cas au sein du séminaire « Femmes et Engagement ».

Quatre ans après sa fondation, nous devons reconnaître que les résultats sont concluants. Nous avons organisé une quinzaine de journées d'études sur des thèmes variés : genre et création, genre et conflits, genre et sciences, genre et éducation, genre et résistances, genre et villes, etc. Ces rencontres ont reposé sur la confrontation de méthodologies plurielles et des épistémologies féministes issues des sciences sociales.

Fruit de nos activités, nous avons également organisé en juin 2014 le colloque international « Féminismes du XXI<sup>e</sup> siècle » en collaboration avec l'université Paris Diderot qui a donné lieu en décembre 2017 à la publication de l'ouvrage *Féminismes du XXI<sup>e</sup> siècle : une troisième vague ?* [dossier de presse disponible sur <http://www.pur-editions.fr/detail.php?idOuv=4460>]



L'ouvrage offre une cartographie des féminismes du temps présent à partir d'une approche mobilisant des champs pluridisciplinaires (histoire, sociologie, philosophie, sciences de la communication, arts) et des aires géographiques et culturelles larges (Europe de l'Ouest, États-Unis, Canada, Inde, Japon). Les chercheurs et chercheuses qui ont collaboré à ce volume s'emploient à définir les contours labiles des féminismes des années 2000, sans pour autant renoncer à adopter un regard rétrospectif afin d'en penser les défis et d'en saisir les modulations. Les voix rassemblées ici contribuent à élargir notre champ de vision en faisant émerger des expériences plurielles qui attestent de la vitalité de la pensée et de l'action féministes en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Elles interrogent le renouveau du féminisme en termes générationnels, questionnent la légitimité d'un sujet politique hégémonique, explorent les cadres théoriques et les modalités d'action de cette « troisième vague » féministe afin de comprendre comment les nouvelles générations de militantes dialoguent avec leurs aînées, tout en s'appropriant de nouveaux outils, pour construire des solidarités transnationales et affronter les nouveaux enjeux de nos sociétés en mutation.

En parallèle de ces travaux sur la globalisation du féminisme et son renouvellement à l'échelon international, il me semblait fondamental de maintenir une activité de recherche en lien avec l'hispanisme. C'est dans cette perspective que Mercedes Yusta (PU Paris 8), Brice Chamouveau (MCF Paris 8) et moi-même avons fondé en 2015 l'atelier doctoral « Féminisme, genre et sexualités dans l'aire hispanique ». À ce moment-là, nous partagions le désir d'aménager un espace de réflexion « horizontal », sur le modèle du *workshop* afin de confronter nos pratiques, nos lectures théoriques ou les travaux sur le genre en cours au sein de l'hispanisme. Depuis sa fondation, nous y accueillons des chercheur.e.s et doctorant.e.s et nous consacrons une bonne partie de nos activités mensuelles à renforcer collectivement nos connaissances sur les féminismes contemporains, les théories *queer* ou décoloniales, les identités et les sexualités dans l'aire hispanique (Espagne et Amérique latine). Cette méthodologie de travail s'est révélée une source d'enrichissement inépuisable. On recense actuellement de plus en plus de collègues et de jeunes doctorant.e.s qui travaillent sur le genre. Ces travaux portent sur l'Espagne, le Portugal, l'Italie ou l'Amérique latine et couvrent les disciplines qui cohabitent traditionnellement au sein de l'hispanisme : l'histoire, la civilisation, la littérature, la linguistique, les études cinématographiques, culturelles ou décoloniales.

La pluridisciplinarité qui est propre à la section 14 est un atout majeur pour promouvoir une recherche novatrice et de qualité sur les études de genre et pour tisser un réseau de chercheur.e.s sur ces questions. Dans cet objectif, nous ne pouvons que nous réjouir de la tenue de cette première table ronde qui va dans le sens d'une meilleure visibilité et légitimité des études de genre au sein de l'hispanisme français.



**« Enjeux croisés : genre et préoccupations post-coloniales dans l'hispanisme »**

L'intervention de Brice Chamouleau souhaite rendre compte de la manière dont les travaux sur le genre dialoguent avec des enjeux contemporains sur la description des citoyennetés post-coloniales. Cette description renouvelée des passés européens est suscitée par le déclin de l'Europe dans le contexte de la globalisation et l'affaiblissement du cadre national comme référent pour penser les citoyennetés – non que l'État-nation ait définitivement perdu l'identification d'une part des populations gouvernées, mais il n'est plus l'instance première de gouvernement et de souveraineté démocratique. D'autre part, les déplacements de population font de la citoyenneté nationale un statut privilégié de certain·e·s par rapport à d'autres populations qui habitent les territoires européens, elle constitue un partage profond entre des communautés pourvues de droits et d'autres auxquelles ont refusé, selon la formule, le "droit à avoir des droits". Les enjeux coloniaux se déploient nouvellement en produisant des hiérarchies politiques qui ne sont pas neuves, mais qui engagent la redéfinition de communautés politiques selon des procédures le plus souvent excluantes.

En matière de genre, Brice Chamouleau fait état d'une résonance particulière de la condition post-coloniale, puisqu'elle se définit aussi par la capitalisation de droits sexuels et sur les rapports de genre par les États occidentaux qui définissent leurs "autres" comme ces communautés où ces droits ne sont pas respectés – signe supposé de la faiblesse démocratique de ces territoires. Le néo-impérialisme propre à ce type de définition relationnelle a été souligné à de nombreuses reprises, son substrat également : la blancheur, le privilège d'être énoncée dans l'Occident colonial enrichi, l'usage instrumental qu'il est fait de luttes féministes et *queer* contre les formes de l'hétéropatriarcat instituées dans les États occidentaux en sont des exemples. Historiciser les subjectivités sexuellement minorisées, les classifications du genre, invite alors à interpréter l'émergence de sujets dissidents en déliant émancipation, reconnaissance sociale et reconnaissance par l'État, horizon téléologique le plus souvent postulé et ahistorique. En retour, avec une telle entreprise d'historicisation, ce sont d'autres formes de penser la construction des communs qui sont envisagées, à partir de sujets historiques subalternisés par des catégories politiques et scientifiques présentistes et auto-référencielles, en particulier dans le cas d'une Espagne post-franquiste et européiste. Cette proposition invite ainsi à penser l'émancipation et la production des communs politiques dans un cadre post-national.

Ce cadre post-national s'impose par ailleurs, à moins que l'on refuse de situer qui sont les *individus* jouissant des droits constitutionnels dans l'Espagne contemporaine, depuis 1812, et qui composent la *nation* espagnole. L'exclusion structurelle des "femmes" du sujet de droit dans le constitutionnalisme historique n'est peut-être qu'une manifestation d'une "impolitique", d'une matrice qui opère à la manière d'une grammaire excluante sous l'appropriation des langages du libéralisme par la Monarchie Hispanique, et qui invite à reposer, au-delà des mythologies des récits du libéralisme et de l'euromodernité, la question de l'individuation dans le contexte hispanique, et espagnol en particulier. Avec ces prémisses, l'héritage d'un individualisme propriétaire qui se perpétue dans les privilèges donnés par les mots nouveaux des ordres libéraux de l'Espagne contemporaine invite à réfléchir à la moralisation des cultures juridiques – et son incidence sur les récits disponibles, produits par les sciences sociales, pour appréhender les formes d'émancipation et de reconnaissance sociale.

Ces recherches prennent appui sur des développements majeurs des rapports entre genre et colonialité en Amérique Latine, et appellent des travaux sur l'appropriation de courants de pensée riches, en particulier ceux des féminismes postcoloniaux et décoloniaux, et de reverser leurs apports dans la compréhension du social en Espagne péninsulaire : la colonialité de la Monarchie Espagnole ne s'est pas seulement exportée hors de la péninsule, mais a été aussi reversée, comme forme de gouvernement des populations, dans la métropole. On s'entend alors sur la nécessité de comprendre les enjeux des prêtres conceptuels que les savoirs européens et espagnols actuels peuvent faire des concepts forgés en Amérique Latine/Abya Yala, et de s'efforcer à travailler à un effort de traduction à la lumière des enjeux spécifiques qui traversent la structuration du social dans l'Espagne péninsulaire. On donne l'exemple de l'intersectionnalité. Au sein du Laboratoire d'Études Romanes, Brice Chamouveau a organisé deux journées d'études sur ces questions ("Genre et post-colonialité dans l'Espagne contemporaine" en 2016 et "Temporalités féministes et queer Espagne/Portugal, temps présent" en 2017).

Ces pistes de réflexion sont par ailleurs développées par d'autres chercheur·e·s dans l'hispanisme. Seuls quelques exemples sont apportés : il est fait état de la journée organisée par Mónica Zapata, Sophie Large et Flora Valadié intitulée "Héritages de Frantz Fanon dans les arts et la littérature des Amériques" (Université de Tours, 15 décembre 2017); sont mentionnées les pistes élaborées par Anne-Laure Bonvalot (Université de Nîmes, LLACS Montpellier 3) sur une approche des formes de colonialité dans des fictions afro-luso-hispaniques ; ou encore le travail de traduction et de développement des études décoloniales en France par le Réseau des Études Décoloniales et sa revue, intégré par plusieurs hispanistes (Philippe Colin, Anne-Laure Bonvalot, Lissell Quiroz notamment).

### **Présentation des deux ouvrages :**

*Tiran al maricón. Los fantasmas queer de la democracia* (Akal, 2017)

L'étude se présente d'abord comme une contre-histoire des logiques de reconnaissance LGBT+ dans l'Espagne post-franquiste, en s'appuyant sur des voix citoyennes qui récusent l'identification à la culture de l'État postdictatorial, à rebours donc de la littérature sur ces questions qui consacre les droits sexuels comme l'extension maximale du champ démocratique après la dictature. Cette étude, qui embrasse les logiques des militantismes à Barcelone et la répression étatique subie par ces sujets minorisés pendant la transition et jusque dans la deuxième moitié des années 1980, permet d'avancer des pistes de réflexion sur la moralisation de l'accès à la parole publique et politique, sur la moralisation de l'espace public post-dictatorial: les conditions de participation à l'espace public démocratique héritent d'une économie morale hybridant les valeurs de la société de consommation et les imaginaires nationaux catholiques, reconduite dans le contexte singulier de l'euro-péisation de l'Espagne constitutionnelle. Les sujets étudiés intéressent parce que la lutte contre les catégories du genre manifestent l'impossibilité d'une individuation effective dans l'Espagne de la transition et postérieure.

*De colonialidad. Perspectivas sobre sujetos y género en la historia contemporánea española* (Postmetropolis, 2017).

L'ouvrage collectif souhaite renverser l'approche de la colonialité espagnole. Habituellement saisie dans la dynamique des rapports de la métropole vers ses colonies, la colonialité est ici saisie dans ce qu'elle fait aux populations et à la citoyenneté espagnole péninsulaire aux XIX-XXI<sup>è</sup> siècles. Le genre est ici une catégorie privilégiée d'étude : les rapports de hiérarchisation par le genre puisent dans les mêmes matrices que les hiérarchisations raciales, renvoient à un substrat culturel et anthropologique jusnaturaliste et catholique qui peut constituer la grammaire première d'interprétation des langages du libéralisme hispanique. Les rapports de genre sont ici analysés dans différents contextes péninsulaires (question migratoire, touristique, homonationalismes, etc.) et retrouvent des préoccupations sur la construction de l'individu comme catégorie sociologique. Le travail sur l'historicité de cette catégorie, saisie depuis le genre, appelle dans l'ouvrage une analyse critique de concepts importés des théories postcoloniales et décoloniales, notamment l'intersectionnalité.

« Études de genre et littérature »

**Préambule : quelques remarques**

Véritable instrument d'analyse, le genre est sorti de sa confidentialité pour s'affirmer comme un concept particulièrement dynamique de la recherche scientifique. Dans ce processus d'affirmation global qui a touché les domaines des Lettres, Langues et Sciences-Humaines, le secteur littéraire reste en retrait, même si la situation est en train d'évoluer. Il convient d'interroger cette réserve. La question qui se pose – ou s'est posée – pour nombre de collègues, hispanistes ou pas, est la suivante : peut-on utiliser le concept de « genre » en littérature alors même que, par ailleurs, nous avons été nourris aux principes d'une littérature sanctuarisée, insonorisée aux bruits du monde, de l'histoire et des idéologies, et plus encore aux enjeux d'une quelconque sexuation ou d'un questionnement sur la différence de sexes ? La littérature, nous a-t-on dit, est un terrain neutre : bien des secteurs universitaires restent encore fermement accrochés à ce principe. Encore faut-il savoir ce que recouvre cette neutralité. Il ne s'agit donc pas d'être « pro-genre », pas plus qu'anti-genre, mais de rester attentif au renouvellement des perspectives conceptuelles et ouverts aux courants de pensée qui traversent les sociétés et leurs créations. Le genre en fait partie et peut nous permettre de renouveler nos pratiques d'hispanistes, nos façons de lire les textes, d'envisager nos projets de recherche et d'enseigner la littérature.

Trois axes peuvent se dégager pour caractériser cette émergence de « l'outil genre » au sein de nos approches de la littérature.

- 1) Les « textes de femmes »
- 2) La construction du paradigme masculin, du paradigme féminin, du paradigme masculin/féminin en littérature
- 3) Le concept du genre : comment s'élabore-t-il en territoires hispanophones ?

**Les « textes de femmes » :**

Pour ce premier point, précisons que l'on ne se situe pas dans ce qu'il convient d'appeler les « études de genre ». Cependant, étudier des textes que l'on qualifie de « textes de femmes » constitue indéniablement les prémices de ces études :

- Parler des « textes de femmes », c'est se situer dans une perspective compensatoire salubre, qui diversifie nos références : il s'agit donc de rendre justice aux textes des écrivaines oubliées.

- Postuler qu'il est de « textes de femmes », c'est aussi faire un accroc au principe de « neutralité ». On peut se souvenir de Carmen Martín Gaité qui, déjà, dans *Desde la ventana* adopte ouvertement cette perspective, en faisant de *Nada* le point de départ d'une série de « textes de femmes » mettant en scène des « chicas raras, infrecuentes » dit-elle : « En una palabra, Andrea era una chica “rara”, infrecuente. Este paradigma de mujer, que de una manera o de otra pone en cuestión la “normalidad” de la conducta amorosa y doméstica que la sociedad mandaba acatar, va a verse repetido con algunas variantes en otros textos de mujeres como Ana-María Matute, Dolores Medio y yo misma. Y por ser Andrea el precedente literario de la “chica rara”, en abierta ruptura con el comportamiento femenino habitual en otras novelas anteriores escritas por mujeres, es por lo que interesa analizar los componentes de su rareza, relacionándolos con la época en que este tipo de mujer empieza a tomar cuerpo. »<sup>8</sup>

Cependant, considérer que ces textes constituent une véritable « généalogie » est une démarche qui n'est pas sans ambiguïté : postuler la catégorie « textes de femmes » peut conduire à les ostraciser, en les figeant dans des réflexes d'écriture, des thématiques obligées qui seraient propres aux femmes, des genres littéraires spécifiques, etc.

Entre ces deux options, la marge est étroite ... mais il faut s'y tenir, car cette marge, si étroite soit-elle, diversifie nos canons culturels et les références de nos objets de recherche et d'enseignement de la littérature.

### **Approches de paradigmes**

Le tournant s'opère à partir du moment où l'on choisit d'envisager dans les textes, de femmes comme d'hommes, la question du masculin et du féminin : plus exactement comment se construisent les paradigmes du masculin, ceux du féminin, mais aussi ceux du masculin/féminin.

L'on en vient alors à « l'outil genre », la définition *minimale* que l'on pourrait en donner reposant sur l'idée qu'il existe une construction sociale et culturelle des différences des sexes.

Deux remarques peuvent être faites :

- Le terme « construction » est du premier intérêt pour comprendre l'interaction possible entre études de genre et littérature. La littérature étant elle-même jeu de structures et de compositions, elle est particulièrement apte à explorer les mécanismes liés aux normes de genre. Elle est également le lieu idéal pour envisager les différences sexuelles comme un ensemble de frontières fluctuantes, comme « un problème impossible à trancher, un défi lancé à toute solution qui prétendrait être la seule valable », selon les propos de Joan Scott. 9

<sup>8</sup> Carmen Martín Gaité, *Desde la ventana*, Madrid, Espasa Calpe, 1999, p. 111.

<sup>9</sup> Joan W. Scott, *De l'utilité du genre*, Paris : Fayard, 2012, p. 11.

- La ductilité du terme « genre » est également une donnée importante puisque le « genre », tout comme le terme « género », peuvent désigner à la fois une catégorie normative (les normes à respecter pour être désigné.e comme homme ou femme) et l'outil critique qui permet de détecter ces normes comme telles<sup>10</sup>.

Dans cette perspective, les études littéraires des hispanistes s'intéressent à la problématique des représentations des identités sexuées mais aussi aux mécanismes de subversions, brouillages et mises en cause de ces identités, de l'identité. Cela peut donner lieu à des réflexions très nourries sur les récurrences et variations des stratégies littéraires dans le traitement des identités sexuées.

Travailler sur les institutions littéraires est une autre façon d'envisager l'approche de la littérature au prisme du genre. Sachant que les institutions jouent par définition un rôle contraignant, dans quelles mesures exercent-elles une action réformatrice sur l'évidente dissymétrie entre femmes et hommes dans ces domaines ? En quoi, en retour, les évolutions comportementales récentes, la montée en puissance des publications de textes de femmes impactent-ils les institutions littéraires ? Enfin, y a-t-il une différenciation sexuée en matière de légitimité littéraire et de reconnaissance de l'autorité littéraire ? L'étude des institutions littéraires telles que la Real Academia Española ou de l'attribution des prix littéraires est, à cet égard, très révélatrice. Nous sommes bien dans des relations de pouvoir et il est intéressant d'observer la stratégie des écrivaines pour s'insérer dans les divers dispositifs de reconnaissance et de légitimation institutionnelle.

### **Le concept de « genre » et sa construction en territoires hispanophones**

Alors que les études de genre font désormais « autorité » ou, tout au moins, sont admises dans le champ académique, l'on constate que les textes *théoriques* hispanophones portant sur le concept de genre, sur ces nécessaires évolutions, sur ses spécificités territoriales, etc. servent trop rarement de références et sont relativement peu présents au sein des études de genre, y compris dans nos travaux d'hispanistes (Celia Amorós, Amelia Valcarcel, Luisa Posada Kubissa, Rosa Covo, Alicia Puleo, etc.).

Or, cet arsenal théorique conséquent est aussi ce qui fait « bouger » le genre, entrant dans un dialogue fécond, parfois contradictoire, avec les références désormais « canoniques » des études de genre : ces textes les assimilent, mais ils s'en émancipent aussi. Nous sommes là dans une dimension essentielle des études de genre : celle du décentrement de la notion elle-même, en constante mutation. De ce point de vue, l'hispanisme apporte et apportera beaucoup aux études de genre.

---

<sup>10</sup> Eric Fassin fait ainsi du genre « une arme à double tranchant ». Voir Éric Fassin, « L'empire du genre », in *L'Homme*, (n° 187-188), Paris : éditions de l'EHESS, 2008, p. 375-392.

### **Considérations finales personnelles**

Cet ensemble de réflexions ne prétend pas à l'exhaustivité. Les éléments qui y sont mentionnés émergent essentiellement de mon parcours, de mes expériences, collaborations et échanges fructueux avec des collègues hispanistes partageant les mêmes préoccupations et les mêmes objets de recherche.

Une cartographie précise des unités de recherche qui impliquent des hispanistes travaillant dans cette perspective serait appréciable : elle révélerait très certainement l'indéniable présence de ces questions au sein de l'hispanisme français mais aussi la dispersion, l'essaimage des collègues et des doctorant.e.s qui s'y intéressent.

Enfin, je ne saurais conclure sans rappeler que si les études de genre se développent dans l'hispanisme actuellement, c'est aussi parce qu'elles peuvent s'appuyer sur l'investissement passionné de divers collègues dans l'étude des littératures féminines et féministes. Qu'il me soit en particulier permis de saluer les travaux et les initiatives de notre collègue Michèle Ramond, qui a largement contribué à la présence de ces questions en littérature, au sein de l'hispanisme : citons entre autres l'association « Gradiva-Créations au féminin », fondée en 2009, en compagnie de quelques collègues hispanistes, ainsi que la collection Créations au féminin, aux éditions de l'Harmattan (Paris).